



HAL
open science

Goethe et Götz. Prothèse adorée, prothèse redoutée.

Géraldine Ponsolle

► **To cite this version:**

Géraldine Ponsolle. Goethe et Götz. Prothèse adorée, prothèse redoutée. : Ambivalence et autonomisation d'une main de fer dans un drame chevaleresque. Journée d'étude "La prothèse qui fait peur", Université de Poitiers, Mar 2019, Poitiers, France. 10.4000/mimmoc.9783 . hal-02445679

HAL Id: hal-02445679

<https://hal.science/hal-02445679>

Submitted on 14 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Goethe et Götz

Prothèse adorée, prothèse redoutée

Ambivalence et autonomisation d'une main de fer dans un drame chevaleresque

Poitiers 2019

Götz von Berlichingen mit der eisernen Hand, l'original, le romancé

La perte de la main, un drame, un destin

Chevalier et mercenaire allemand, Götz von Berlichingen vécu en Allemagne entre 1481 et 1562. C'est en 1504, à 23 ans, lors de la guerre de Bavière, qu'il perdit sa main droite. Il décrit cet instant dans son autobiographie romancée, dictée à la troisième personne et éditée en 1815 sous le titre « Den gekrönten Befreiern Europas jetzt in Wien versammelt : Kaiser Franz I. von Österreich, Kaiser Alexander I. von Russland, König Friedrich Wilhelm II. Von Preussen widmet die Abbildung der Eisernen Hand des tapfern deutschen Ritters Götz von Berlichingen ».



« Landshut wurde umzingelt, die furchtbaren Nürnbergischen Feldschlangen wütheten mächtig unter den Belagerten, die einen Ausfall gewagt hatten. Weder Freund noch Feind wurde geschont und ein unglücklicher Schuss zerschmetterte das Schwert des Ritters Götz, drängte den Knopf davon in die Armschienen seines Panzers und er verlor seine rechte Hand, die zersplittert wurde und einen Theil des Arms. Er stürzte vom Pferde, ein alter Knappe musste ihn bis ans Ende des Lagers führen, wo ein Wunderarzt herbeikam und ihm die Hand ablöste, die nur noch an etwas Haut hieng, aus Vorsorge, um den Brand zu verhüthen. »

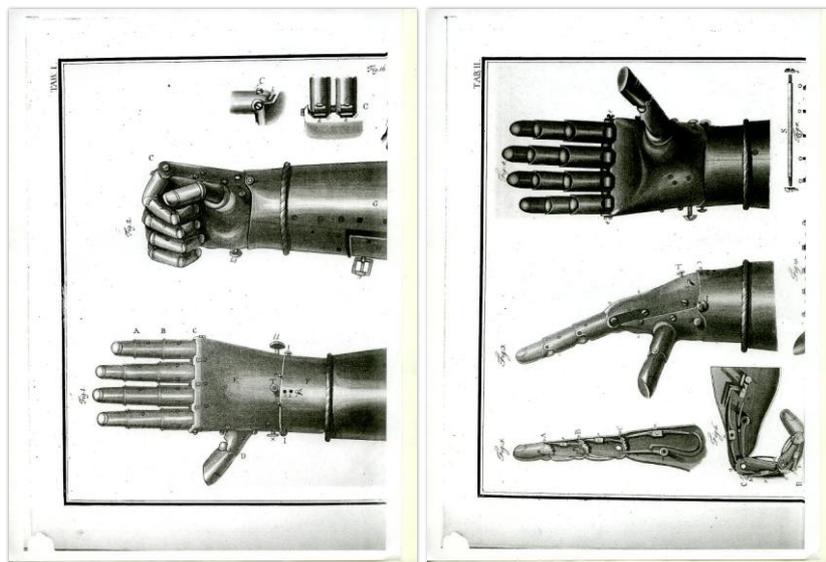
« Landshut fut encerclée, la terrible arrière-garde nürnbergoise fit puissamment rage sous le siège en osant une percée. Ni les amis, ni les ennemis ne furent épargnés. Un coup malheureux fracassa l'épée du chevalier Götz, elle s'enfonça jusqu'à la garde dans le bras de son armure et il perdit sa main droite, qui fut réduite en miettes avec une partie du bras. Il tomba de cheval, un vieil écuyer le conduisit jusqu'au camp où un médecin qui passait par là lui coupa la main qui ne tenait que par un peu de peau. Par précaution, il la cautérisa par le feu. »

Il critique d'ailleurs la médecine de l'époque « *Wenn man den Stand der damaligen Wundartzneiwissenschaft bedenkt [...] kann man ihm [...] das Mitleid nicht versagen* ». Si Götz a la vie sauve, ce n'est que grâce à lui-même, à ses qualités et au coup du destin.

La description détaillée de la perte de sa main droite laisse entrevoir le traumatisme, que le vieux mercenaire dictant ses mémoires par un « *die Geschichte sagt...* » distancié, se contente de préciser laconiquement...

« *So in diesem Zustande brachte der gute Götz eine traurige Nacht zu.* »

Cette fameuse triste nuit fut occupée à prier pour en conclure qu'il devait obéir à son destin : « *seinem Schicksal gehorchen.* » Ce destin, une fois accepté, laisse place à l'imagination et la reconstruction.



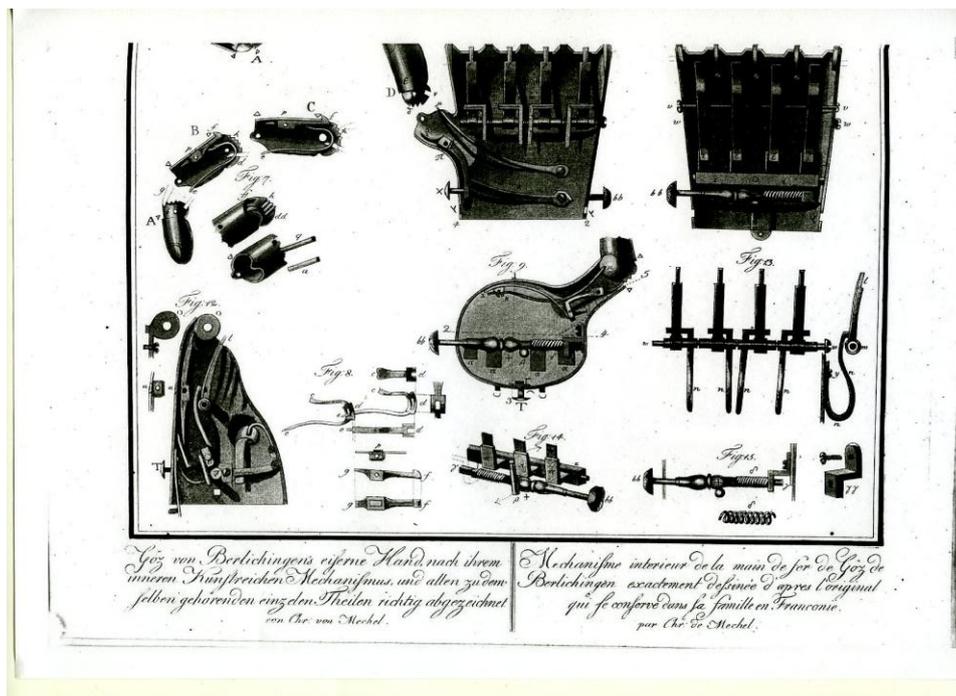
La main de fer, invention mémorielle et célébrité mécanique

C'est dans le souvenir d'une histoire ancienne, dans laquelle un chevalier perdit également sa main, qu'il trouva l'idée de la remplacer par une main artificielle « *durch eine künstlerische ersetzt* ». Avec cet « Ersatz », son espoir était de continuer à pouvoir servir à la guerre, jusqu'à la fin « *bis an sein Ende in Kriegsdiensten [bleiben]* ». Sa main de fer a donc une origine mémorielle et historique, la résurgence d'une sorte de tradition.

Götz se mue alors lui-même en inventeur de prothèse, en promoteur de sa propre reconstruction : « *Er selbst ersann eine Hand von Eisen* ». C'est lui qui donne des indications au forgeron. C'est lui qui échoue d'abord, puis obtient une main grossière. Jusqu'à parvenir au modèle final : une œuvre qui, il le prétend, provoque de tous temps l'admiration. « *für jenes Zeitalter ein Werk zu hoher Bewunderung* ». Götz choisit de ne pas nommer le forgeron qui la réalisa. Il attribut ainsi plus de valeur et de mérite à son idée qu'à sa réalisation concrète. Cette main est pour lui, d'abord un

produit de l'esprit et c'est cet esprit qui lui donne ses qualités. Nous retrouverons chez Goethe, ce lien entre la main et l'esprit, entre la main et la valeur.

Le mécanisme de « l'objet » est ensuite décrit et illustré sous le titre « Die berühmte eiserne Hand des Ritters Göz von Berlichingen in ihrer natürlichen Größe, nach dem bey seiner Familie in Francken aufbewahrten Original abgebildet, von Chr. von Mechel » traduit en Français sur le document de 1815 : « Représentation exacte de la main artificielle de fer du preux chevalier Göz de Berlichingen, dessinée dans la grandeur de l'original, qui se conserve dans sa famille de Franconie ». Christian von Mechel était un graveur et éditeur suisse contemporain de Goethe qui fut son client. Les illustrations de l'ouvrage concernant Götz von Berlichingen à la main de fer ont été dessinées et gravées par Mechel lui-même. Ce fut la dernière œuvre notable de ce représentant du style classique. La traduction exclue cependant le « berühmte », « célèbre » qualifiant la main de fer et non son porteur, sa réputation précède celle du chevalier.



Mécanique et perception : une identité hybride

Les planches du Tab. I figurent cette main de fer selon son aspect extérieur, en détaillant les articulations puis d'autres illustrations, au Tab. II, révèlent les mécanismes intérieurs et leurs applications à la pliure des doigts. Elles sont accompagnées d'une description numérotée des fonctions et des mécanismes. Comme cette partie inférieure destinée à rattacher la main au bras dit « naturel » « *die Hand an den natürlichen Arm zu befestigen* ». Le lien entre la mécanique et l'homme est ainsi assuré grâce à des charnières et des sangles de cuir. C'est par une « *Innern liegenden Maschinerie* » que sont assurés les différents mouvements de la main et des doigts. Cette description elle-même froide et mécanique contraste avec les impressions du porteur de la prothèse.

En mettant la prothèse Götz se sent redevenir un homme entier, intègre, « *ihn wieder zum ganzen Mann machte* » ; il retrouve également ses qualités de chevalier : la force, l'action et l'héroïsme, « *Kraft, Thätigkeit und Heldenmuth* ». Il précise bien « *wie vorher* », cette main ne rajoute rien, elle lui permet de retrouver sa forme précédente, de poursuivre sa vie de chevalier, se marier, retourner au combat, traverser des épreuves, survivre aux geôles, conclure des alliances.

Il présente cette main de fer comme le résultat d'un miracle de l'art et de la chance « *Welches Wunder der Kunst und des Glückes* », une sorte d'hybride entre la technologie et le destin.

Quant à la perception qu'en ont les autres, une phrase la révèle partiellement mais significativement : « *Götz mit der eisernen Hand und seinem Muth war überall willkommen* ». « Götz à la main de fer et son courage était partout le bienvenue ». La main de fer est devenue une part de son nom, la distinction de son identité. Elle n'est pas sienne comme un objet ou une qualité extérieure, elle est incluse dans sa personne, dans ce qu'elle représente pour les autres, dans l'être bienvenu dont le courage n'est qu'un accessoire.

Plus encore, à la mort du chevalier Götz, la main de fer passe à la postérité. Sa tombe très visitée porte des inscriptions en partie en métal, en partie en pierre. Ce tombeau bi-matière peut évoquer une autre bi-matérialité, celle de l'être Götz.

Goethe et le héros chevalier

La référence de Goethe concernant le chevalier à la main de fer est, comme il le précise dans *Poésie et Vérité*, « La vie du loyal Goetz de Berlichingen, écrite par lui-même »¹ « *Das Leben des biedern Götz von Berlichingen, von ihm selbst geschrieben* ». Le poète qui mélange récit historique et forme dramatique, avoue s'être « identifié avec [son] sujet »² « *indem mir ohnehin der Stoff*

¹ Johann Wolfgang Goethe, *Poésie et vérité*, traduction de Pierre du Colombier, troisième partie, livre XIII, p 365.

² Idem.



durchaus eigen geworden »³, Stoff, sujet et matière en même temps se confondent lorsque le poète reprend des extraits entiers du texte original

Une écriture emportée par son identification à un personnage historique national, lui fait « franchir toutes les bornes du théâtre », c'est-à-dire qu'il renonce à l'unité de temps et de lieu habituellement respectée dans tous les drames classiques depuis le XVII^e siècle de Richelieu, pour, comme il le dit, « secouer les chaînes de l'art » « die Kunstfesseln abschüttelnd »⁴. Goethe s'enthousiasme pour le personnage Götz von Berlichingen, qui représente la glorieuse chevalerie allemande. Il « s'abandonne à sa seule imagination et à sa seule impulsion ». Cette attitude passionnée est dans la droite ligne du courant littéraire Sturm und Drang, souvent traduit par « tempête et passion », qu'il anime avec Herder à partir de 1770. Court mouvement (1770-1776) critique envers l'*Aufklärung*, il culmine avec ce drame historique (suivi de près par le célèbre roman « bestseller » de Goethe *Les souffrances du jeune Werther, Die Leiden des jungen Werthers*), puis ouvre la voie au romantisme allemand. Goethe témoigne qu'à la publication de ce qu'il nomme sa « barbare ébauche dramatique », « il se produisit partout un grand mouvement ». Le succès et la critique qui va avec marquèrent la première expérience dramatique poète.

Goethe se plaint des dérives de l'interprétation de son drame, par exemple par les jeunes gens qui s'intéressaient « surtout au sujet » en en faisant une « bannière » qui encouragerait la barbarie et le désordre, d'autres au contraire blâmèrent son « intention de ramener [les] temps d'anarchie », d'autres critiquèrent ses imprécisions historiques.

Figure passionnée, individualiste, hors de toute convention mais attachée à des valeurs traditionnelles, le personnage du drame colle à l'idéal chevaleresque moyen-âgeux du jeune poète. Il y exprime sa jeune fougue en critiquant les manigances princières. « Götz de Berlichingen à la main de fer donna à Goethe l'occasion de développer la figure du surhomme qui ne vit que pour agir et ne se souciait pas de la mort, préfigurant Faust. Homme mutilé ou héros augmenté, il respecte, voire admire ses ennemis mais, sous couvert de morale, se livre à la violence.⁵ Il est, comme l'explique Giorgio Agamben dans *L'Aventure*, le héros adulé dans une certaine irresponsabilité.⁶ À la forme hybride du lyrisme de cette aventure chevaleresque, à la fois proche de l'histoire et fantasmée, répond le symbole de la main de fer. Symbole de l'ambiguïté du chevalier héros mis en action par Goethe, symbole de sa mutation de surhomme et de sa chute.

Faiblesse et identité

Malgré l'enthousiasme du jeune Goethe pour la chevalerie, il n'en souligne pas moins quelques faiblesses de son héros. Il peut manquer ses coups⁷, perdre son

³ Goethes Werke. Hamburger Ausgabe in 14 Bänden. Hamburg, Christian Wegener, 1948, S. 569-570.

⁴ Ibid., S. 570.

⁵ Géraldine Ponsolle, *L'aventure dans Götz von Berlichingen et der Groß-Cophta de Goethe*, dans *Ce qui advient... les déclinaisons de l'aventure*, Presses du « Centre d'Études Médiévales de Picardie », Amiens 2018, p. 170-171

⁶ Giorgio Agamben, *L'aventure*, édition Payot et Rivages, Paris, 2016, p. 15.

⁷ Goethe, *Götz von Berlichingen*, Aubier, p. 4.

arme⁸, il subit des blessures⁹, des défaites, des enfermements¹⁰ et surtout être mutilé¹¹ et en concevoir peine et chagrin¹² : « *Wie er uns erzählt, was Ihr littet, und wie sehr es Euch schmerzte, zu Eurem Beruf verstümmelt zu sein* » « *Il nous a raconté votre peine et votre chagrin d'être ainsi mutilé pour un homme de votre état.* »¹³

Au début du drame de Goethe, Götz von Berlichingen a déjà perdu sa main, sa main droite, définie par frère Martin comme « la plus noble ». Lorsque ce dernier lui demande son nom, Götz ne répond pas et lui tend la main gauche. Il ne lui révèle pas son nom comme il ne dévoile pas sa main de fer. Mais devant l'insistance de son interlocuteur, il présente sa main de fer, c'est elle qui révèle son identité et frère Martin le reconnaît. De la même manière, Götz est reconnu partout sans avoir à se présenter. C'est le cas lorsqu'il demande de l'aide aux bohémiens, Wolf le reconnaît à sa descente de cheval. Alors que Götz s'en étonne, le chef lui répond « *Wer sollt Euch nicht kennen !* » « *Qui ne vous connaît pas ?* »¹⁴

À la fois témoin d'une défaillance et gage de noblesse, la prothèse révèle donc l'identité du chevalier qui la porte et provoque de remarquables réactions.

Adoration et ironie, le monde magique de la main de fer

Le nom de Götz von Berlichingen est de ceux qu'on chuchotte, c'est ce que fait Wolf. Après la révélation de l'identité par un implicite dévoilement de la main de fer, le chef des bohémiens change d'attitude, de la méfiance à la compassion, puis au don, il se déclare finalement prêt au sacrifice pour son hôte, « *Götz, unser Leben und Blut lassen wir vor Euch* » « *Götz, nous donnerions notre vie et notre sang pour vous* ». La main de fer transforme donc les paroles et les actes de ceux qui la découvrent.

La réaction de frère Martin à la découverte de la main n'en est pas moins spectaculaire. Il change lui aussi d'attitude, mais comme si la main lui eut jeté un sort. Il se répand en louanges et en hyperboles dont l'objet n'est pas tant le chevalier que sa main de fer. Il est pressant et insiste pour la toucher, la prendre, la baiser : « *Lasst mir diese Hand, lasst mich sie küssen* »¹⁵ « *Ne retirez pas cette main, permettez que je la baise.* ». Il va même plus loin en insistant : « *Lasst mich ! Du, mehr als Reliquienhand, durch die das heiligste Blut geflossen ist, totes Werkzeug, belebt durch des edelsten Geistes Vertrauen auf Gott* »¹⁶ « *Laissez-moi faire ! O main plus précieuse que la relique du plus grand saint, instrument de mort, vivifié par la confiance en dieu de l'esprit le plus noble* ». Quelle description détaillée des fonctions et valeur de cette prothèse ! Ainsi vénérée, il la tutoie comme une personne, la sacralise mieux qu'une relique, lui prête vie par l'entremise de l'esprit du chevalier qui la porte.

⁸ Ibid., p8.

⁹ Ibid., p 72.

¹⁰ Ibid., p 124.

¹¹ Ibid., p 12.

¹² Idem.

¹³ Idem

¹⁴ Ibid. p123

¹⁵ Ibid. p 12.

¹⁶ Idem.

Le personnage Götz transforma lui-même son ancien ami Adalbert Weislinger qui l'aide après l'accident tragique de Landshut. Par une sorte de formule prophétique il prévoit de faire de lui sa main droite « Adalbert sera ma main droite » « Adelbert wird künftig meine rechte Hand sein. »¹⁷

L'ensemble nous donne le motif d'une entité métamorphe : un chevalier transforme un compagnon serviable en main droite, cette main de remplacement est personnifiée, sacralisée et animée par l'esprit de celui qui la porte. C'est une métamorphose passionnelle que, de l'amitié sacralisée par Götz à la vénération lyrique de Martin, nous pouvons imaginer en continuum idéalisé. Ce continuum évoluera au fil du drame de Goethe.

Une magie s'empare de l'objet main, c'est à lui que l'on prête des pouvoirs. C'est le cas de l'histoire de l'enfant pieu que Charles, le jeune fils de Götz, tente de réciter avec l'aide de sa tante Marie. Cet enfant rencontre un vieil homme qui devint un « beau saint tout brillant » « ein schöner glänziger Heiliger »¹⁸ lorsqu'il le pris par la main. Le vieillard lui transmis le pouvoir de guérir tous ceux qu'il touchait de la main droite. L'enfant pu ainsi guérir sa mère malade, les rois et les empereurs. Ce conte naïvement récité évoque la transmission de pouvoirs magiques par la main. Une transmission qui évoque le continuum métamorphe et vital décrit précédemment. La transmission de l'esprit de loyauté est pour le chevalier Götz, constitutif de son identité et marque d'un héritage de l'ancienne chevalerie du moyen âge.

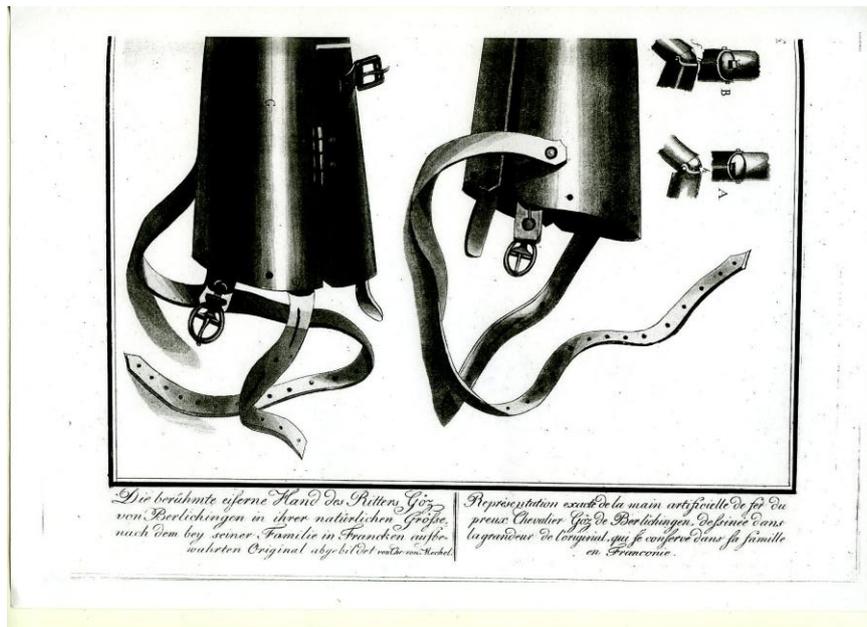
Cette chevalerie violente et déterminée se moque des sorts que pourraient invoquer les adversaires pour remporter la bataille ou en sortir saufs. Selbitz ironise au moment de la charge « Suivez-moi ! Je veux qu'ils crient à leurs mains : multipliez-vous ! » « Mir nach ! Sie sollen zu ihren Händen rufen : multipliziert euch ! »¹⁹

On retrouve également la magie associée à l'ironie lorsque Götz évoque avec Weislingen l'influence de l'Empereur qui « n'a qu'à dire un mot pour mettre des milliers de mains en mouvement » « weil [er] nur reden darf, um tausend Hände in Bewegung zu setzen », cette image critique, caricaturale du souverain révèle la main non comme sujet manipulant mais comme objet de manipulation. Et c'est en effet à ce jeu que se livre maintes fois Goethe.

¹⁷ Ibid . p 23.

¹⁸ Ibid., p 14.

¹⁹ Ibid., p 78.



Échange, contrainte et déconstruction, la prothèse manipulée

Lorsque Götz fait prisonnier Weislinger devenu son ennemi, c'est l'amitié et la confiance qu'il tente de rétablir par l'intermédiaire d'un échange de mains : « Quoi qu'il en soit, Adalbert, vous êtes libre. Donnez-moi seulement la main » « Dem sei, wie ihm wolle, Adelbert, Ihr seid frei ; ich verlange weiter nichts als Eure Hand »²⁰. En échange Götz lui cède la main de sa sœur Marie. La main donnée en gage d'amitié ou d'amour est ici le symbole des pratiques de l'ancien temps, empreintes de noblesse et de loyauté, et de l'amour courtois. La trahison de Weislingen signera la fin d'une époque fantasmée dont Götz était le dépositaire et sa main de fer l'instrument. Elle deviendra alors, comme le prédisait frère Martin, une relique. Pour le jeune Goethe c'est une relique sentimentale, de ce sentiment national allemand dont il fustigera également les excès.

Lorsque Kohl, le chef des paysans rebelles, menace Götz « sois notre capitaine, ou gare à ton château et à ta peau » « sei unser Hauptmann, oder sieh zu deinem Schloss und deiner Haut » il se met à le vouvoyer lorsqu'il exige sa main : « Eure Hand ! » « Votre main ! ». La main de Götz, de nouveau instrument d'une alliance qui le conduit à sa perte, est cédée sous la contrainte. La folie meurtrière des chefs de la guerre des paysans se poursuivra et Götz y sera associé malgré lui. Cette main de fer personnifiée, adorée et crainte, porteuse d'une identité allemande attachée aux valeurs de la chevalerie devient alors le témoin et le gage d'une violence qui renverse ces mêmes valeurs.

²⁰ Ibid., p 34.

Cette main adulée comme un être à part entière est pourtant « insensible à une étreinte amicale » « gegen den Druck der Liebe unempfindlich ». C'est justement cette insensibilité qui en fait une arme de guerre redoutable et redoutée (« im Krieg nicht unbrauchbar » « [peut] servir à la guerre »), un instrument de mort comme le dit frère Martin.

Götz prisonnier à Heilbronn en fait d'ailleurs la démonstration lorsque les bourgeois viennent se saisir de lui : « *Que personne n'approche s'il n'est fort comme un taureau de Hongrie. Cette main de fer lui donnera un soufflet qui le guérira radicalement de ses maux de tête, de ses maux de dents et de tous les maux de cette terre* » « *Wer kein ungrischer Ochs ist, komm mir nicht zu nah ! Er sol von dieser meiner rechten eisernen Hand eine solche Ohrfeige kriegen, die ihm Kopfweh, Ahnweh und alles Weh der Erden aus dem Grund kurieren soll* ». Il individualise sa prothèse en lui donnant une autonomie dans l'action violente et ironise sur d'éventuels pouvoirs de guérison qui rappellent le conte de l'enfant pieu du petit Charles. Götz donne à sa main de fer une image de puissance réparatrice à l'échelle de la terre

Tirillée entre l'ancien et le nouveau monde, la main de fer semble également douée d'un pouvoir de prémonition, lorsqu'elle apparaît en rêve. Götz raconte à Weislingen : « *Cette nuit, j'ai cru te donner ma main de fer, et tu m'as tenu si fort qu'elle s'est détachée du brassard comme cassée. La frayeur m'a réveillée* » « *Mir war's heute Nacht, ich gäb dir meine rechte eiserne Hand, und da hieltest du mich so fest, dass sie aus den Armschienen ging wie abgebrochen. Ich erschrak uns wachte drüber auf.* »²¹

Götz interprète favorablement ce rêve en imaginant que Weislingen remplace sa main de fer par « une autre, qui eut été vivante » « wie du mir eine neue lebendige Hand ansetzt »²². Cette main de fer, aussi puissante et célèbre soit-elle, ne supplante pas son désir d'en retrouver une vivante. Cette fantasmagorie entretient l'espoir d'un retour à une époque révolue et prête à son ancien ami le pouvoir de régénérer le vivant.

Pourtant, le tragique de cet oracle apparaît au chevalier, lorsqu'il est libéré par ses amis du tribunal de Heilbronn, il comprend la trahison de Weislingen et le sens de son rêve. « Oh ! voilà ce que signifiait le rêve que j'ai fait la veille du jour où j'ai fiancé Marie à Weislingen. Il me promettait sa foi, et tenait ma main droite si fort qu'elle s'est détachée du brassard comme cassée. » « Oh ! das deutete der Traum, den ich hatte, als ich tags drauf Marien an Weislingen versprach. Er sagte mir Treu zu, und hielt meine rechte Hand so fest, dass sie aus den Armschienen ging, wie abgebrochen. »²³ La parole trahie, la capture et le tribunal, tout est expliqué dans cette déconstruction de la mécanique prothétique. Et la cassure de cette main de fer animée, enchantée et autonomisée isole le chevalier de son destin légendaire, de son passé glorieux, de sa puissance surhumaine.

Même après sa libération, la rupture de la trahison laisse un Götz von Berlichingen défait, en proie au doute et à la déprime puisqu' « aucune perspective joyeuse ne

²¹ Ibid., p 34

²² Idem.

²³ Ibid., p 103

veut s'ouvrir » « seit einiger Zeit wollen sich [...] keine fröhliche Aussichten eröffnen ». Le chevalier ne comprend pas l'origine de son état : « J'ai déjà été quelquefois dans l'adversité, j'ai déjà été prisonnier une fois, mais ce que j'éprouve maintenant, je ne l'ai jamais éprouvé. » « Ich war schon mehr im Unglück, schon einmal gefangen, und so wie mir's jetzt ist, war mir's niemals »²⁴.

Götz von Berlichingen montre donc déjà des signes de déclin avant même la guerre des paysans qui précipitera sa chute. Il est affaibli, à la merci du chantage des révoltés. Après la mort de Georges son cher écuyer, il est le dernier représentant d'une chevalerie aux valeurs dépassées. À sa mort, il confirme « mes racines sont coupées, ma force s'incline vers la tombe » « meine Wurzeln sind abgehauen, meine Kraft sinkt nach dem Graben »²⁵, abandonnant « un monde corrompu » « eine verderbten Welt »²⁶

²⁴ Ibid., p 103

²⁵ Ibid., p 134

²⁶ Ibid., p 135